

AU BORD DU FLEUVE

C'était à Brazzaville, à quelques jours de l'indépendance, sur les rives du fleuve Congo. Une grande terrasse, des tables faiblement éclairées, quelques couples mixtes, et un air lancinant de *chachacha*. Tu étais assise un peu à l'écart, écoutant d'une oreille distraite un vieux blanc bedonnant et moite, et n'arrêtant pas de plier et de déplier tes longues jambes sous une robe en tissu de pagne. J'attendais un improbable associé pour un vague trafic de masques bantous qui ne vit jamais le jour. Tu étais belle, avec tes cheveux tressés qui tombaient sur les épaules, tes yeux écarquillés qui semblaient découvrir le monde, et la moue un peu narquoise que formaient tes lèvres. Je ne me lassais pas de te regarder, et tu soutenais mon regard, faussement surprise par mon insistance. Au bout d'un quart d'heure, mon associé n'était toujours pas là et ton vieux blanc se leva pour aller soulager sa vessie. Je me levai à mon tour et m'approchai de ta table. Ton sourire m'encouragea à m'asseoir sur une des chaises libres à tes côtés. Avec une légère hésitation, je te demandai ton nom :

- Léocadie ! me répondis-tu.

Je marquai un certain étonnement.

- C'est un prénom peu courant...

- C'est le prénom que m'a donné mon père ! Je ne sais pas où il l'a trouvé. Je préfère qu'on m'appelle Mina...

- Et l'homme qui est avec toi, c'est ton mari ?

Elle éclata de rire.

- Tu es fou ! C'est juste un ami, comme cela... Il m'emmène au cinéma ou boire un verre. Cela s'arrête là !

L'homme arriva à ce moment-là, qui me jeta un regard courroucé. À l'observer, on imaginait qu'il avait d'autres ambitions que de partager un verre avec toi. Sans te démonter, tu ébauchas une présentation qui faillit tourner court.

- Michel, voici un ami de longue date...

- Paul ! me hâtai-je de poursuivre. Je suis surtout un ami du père de Mina. J'étais en affaires avec lui il y a quelques années. Mina était encore une enfant sage !

Le vieux blanc maugréa quelque chose dans les trois poils mal rasés qui lui servaient de moustache, me tendit la main et s'assit en face de moi. D'un air dégagé, je t'expliquai que je travaillais désormais dans une compagnie d'import-export, et je te donnai le numéro de téléphone de mon hôtel, à transmettre à ton père avec mes salutations les meilleures. Puis je pris congé du couple pour le moins mal assorti que tu formais avec ton compagnon. Ce soir-là, je dînai seul au restaurant «la Porte Jaune», qui avait alors la réputation de servir tous les gibiers comestibles dans cette partie du continent africain. Je m'en tins sagement à des crevettes en entrée, et à un morceau de crocodile accompagné d'une sauce noire en plat principal. Puis je regagnai mon hôtel.

Le lendemain je me réveillai tard. Aucune affaire particulière ne m'attendait. Juste un article à écrire sur mon dernier périple à l'intérieur du pays, pour un mensuel de voyage dont le directeur était un ami de la famille et qui ne me rapporterait – je le savais d'avance – que l'honneur de voir mon nom imprimé. J'avais gagné un peu d'argent en revendant à un collectionneur américain plusieurs objets – dont une magnifique parure en cuir incrustée de cauris - ayant appartenu au dernier roi du Kongo, et je pouvais voir venir. Je repensai à la France, que j'avais quittée plusieurs mois auparavant. Paris me manquait, avec ses grands boulevards, ses filles aux talons hauts et aux bas noirs, ses cafés et ses théâtres. Dernier rejeton d'une lignée d'industriels, je savais qu'une place confortable m'attendait dans l'entreprise de tissus d'ameublement de mon père. J'avais quelques talents pour la réclame – comme on disait alors – et ce dernier m'avait proposé à plusieurs reprises de travailler avec lui. Mais je ne voulais pas de ce destin tracé à l'avance. J'étais parti en Afrique sur un coup de tête. Les relations de mon père m'avaient évité le service militaire en Algérie, et je lui en voulais un peu. Ici je m'enorgueillais de me débrouiller seul, et de n'avoir jamais eu à réclamer un franc – fût-il ancien – à ma famille. Je n'avais pas d'amis, seulement des relations. Et aucune liaison sérieuse, juste des aventures d'un soir ou de quelques semaines qu'un voyage opportun au fond de la brousse me permettait d'interrompre au gré de mes convenances. Je vivais à l'hôtel, je me faisais expédier mon courrier en poste restante, je fréquentais tous les milieux sans me fixer à aucun. Je me sentais libre, comme un fils de famille échappant aux contraintes pesantes de son entourage et de la bonne société française. Je ne pouvais pas dire pourtant que j'étais totalement heureux. Je désirais quelque chose d'autre, de plus tangible, de plus profond, mais je n'arrivais pas à formuler cette aspiration, encore moins à l'atteindre. Tel était l'état d'esprit qui m'animait quand je t'ai rencontrée !

À la réception de l'hôtel, un calicot et quelques ornements dorés dérisoires me rappelèrent que nous entrions dans la période des fêtes de Noël. J'eus un petit pincement au cœur, pensant aux miens qui seraient bientôt réunis dans la maison familiale autour d'un feu de bois et d'un bon repas. Gabriel, le réceptionniste, m'apostropha. Une dame avait téléphoné et laissé un message.

Mon cœur se mit à battre très fort : c'était toi ! Tu me donnais rendez-vous pour le soir à « l'Âne rouge », un café qui se trouvait dans le quartier populaire de Poto-poto, où l'on mangeait les meilleures brochettes de Brazzaville. Je ne sais pas si ce lieu mythique existe encore. Il était tenu à l'époque par une femme du Nord aux hanches pachydermiques et au rire ravageur, que l'on surnommait Tata Josette. Et moi qui me croyais au-dessus des aspirations de mes contemporains, je me mis à compter les heures qui nous séparaient.

Je passai ma matinée sur ma machine à écrire, grillant cigarette sur cigarette, à composer ce maudit article intitulé bien pompeusement « Sur les traces de Brazza », sujet mille fois ressassé mais qui, aux dires de mon rédacteur en chef, augmenterait immanquablement les ventes de sa feuille de choux. L'inspiration n'était pas au rendez-vous et j'aurais mieux fait de partir à la recherche de mon associé pour récupérer les quelques milliers de francs qu'il m'avait empruntés pour son affaire bidon. À midi, je décidai malgré tout de sortir de ma chambre pour aller déjeuner. Non loin de l'hôtel, il y avait un restaurant tenu par un syrien où l'on mangeait des spaghettis bolognaises tout à fait acceptables. Au cours du repas je fus importuné par un marchand ambulant – sans doute un Haoussa – et de guerre lasse je lui achetai un collier qu'il me certifiait en or et que je te destinai. Puis je regagnai l'hôtel, traversant la place de la Poste à l'heure la plus chaude de la journée et m'exposant sans protection aux dards du soleil.

Dans ma chambre un ventilateur poussif m'apporta un peu de fraîcheur et, après une longue sieste, j'écrivis une ou deux pages dactylographiées de mon article. Enfin l'heure était venue de me préparer. Je me douchai avec un filet d'eau rougie – sans discerner s'il s'agissait de latérite ou de rouille – mis une chemise propre et vaguement repassée, et gagnai « l'Âne rouge ». Je craignais contre l'évidence la plus criante que tu ne vinsses pas. Tu te fis attendre un peu, mais c'était de bonne guerre : une fille de Brazzaville qui se respectait ne pouvait pas être à l'heure ! Je commandai une bière que je dégustai lentement, observant la petite société cosmopolite qui se pressait chez Tata Josette : des étudiants révolutionnaires revenus au pays plein d'ambitions, des techniciens employés à la construction des futurs ministères, quelques grecs enrichis dans le négoce du bois exotique. Et puis des filles comme s'il en pleuvait, habillées en tissu de pagne ou à l'européenne, en talons hauts ou en « claquettes », tressées ou les cheveux défrisés, bruyantes, décomplexées, s'apostrophant d'une table à l'autre, excitées comme on peut l'être à la veille d'une indépendance dont on pressent qu'elle va changer la vie. Pourtant, quand tu apparus, les conversations se turent, les hommes se retournèrent à ton passage et les filles te lancèrent des regards envieux. Tu étais encore plus belle que la veille. Contre toute logique, tu t'assis à mes côtés. Des années après, je me demande encore comment ce miracle fut possible. Pourquoi moi, le plus désargenté des Européens du Congo, le moins fiable et sans doute le plus

superficiel ? C'est vrai que j'avais une certaine allure, grand, élancé, la mèche rebelle qui tombait sur un visage aux traits réguliers, comme en témoignent des photos de l'époque. Mais pour les belles de Brazzaville en cette période troublée, c'était la sécurité et le porte-monnaie qui comptaient le plus. Comment d'ailleurs leur en vouloir ? Avec l'indépendance s'annonçait une période troublée. Pouvait-on faire confiance à cet abbé qui allait accéder au pouvoir suprême ? Déjà les compagnies françaises et américaines se disputaient les réserves d'or noir du pays et, de l'autre côté du fleuve, des bruits de bottes résonnaient. Mais voilà, malgré les périls qui s'amoncelaient au-dessus nos têtes, malgré la présence de ces demi-soldes de l'Empire et de ces affairistes à tous crins, malgré l'inquiétude diffuse qui régnait dans les quartiers résidentiels et la misère des quartiers populaires, Brazzaville se préparait à faire la fête ! Et tu avais décidé que nous passerions celle-ci ensemble...

Tu avais le regard un peu las, mais je n'y fis pas attention. Nous prîmes des brochettes de bœuf et des bananes plantains frits, et tu mangeas de bon appétit en buvant un Coca-cola. Pour moi, c'était une hérésie, mais je n'osai pas te le faire remarquer. Puis, sous le feu de mes questions, tu acceptas de parler un peu de toi. Des parents séparés, un père métis dont le garage avait fait faillite et qui vivait d'expédients, une mère qui travaillait comme femme de ménage pour une famille européenne, cinq enfants dont tu étais l'aînée et qui fréquentaient très épisodiquement un collège religieux. Il avait chez toi une certaine réserve à évoquer ta famille, et je n'en compris la raison que trop tard. Tu aimais les films indiens et la musique afro-cubaine, en particulier le groupe « Orquesta Aragon ». Et ton rêve était d'ouvrir un jour un restaurant de cuisine africaine à Paris. L'idée me parut bonne et je me proposai de t'aider. Tu eus une moue sceptique qui montrait que tu savais à quoi t'en tenir en matière de promesses. Tu n'avais pourtant que vingt ans ! Je te proposai d'aller danser au « Macumba », et tu acceptas. Le taxi nous laissa à l'entrée du petit chemin en terre qui menait au dancing, tes talons te gênaient et tu t'appuyas sur mon bras. À l'intérieur, il était encore trop tôt pour les noctambules de Brazzaville, et la piste était presque déserte. Juste quelques filles qui se dandinaient laborieusement en attendant le client esseulé en mal d'exotisme. Je pris un whisky, et tu continuas sagement au Coca-cola. Nous parlions à peine, nous goûtions juste le plaisir d'être ensemble et la promesse de cette soirée balbutiante. Peu à peu les gens arrivèrent et des couples se formèrent. Et puis il y eut ce morceau de « Orquesta Aragon » qui faisait se lever toute l'Afrique. Cela s'appelait « Me boté de guano » et tu m'invitas à danser. Ton corps oscillait avec grâce au rythme de la musique, et il me suffisait de te suivre. Les morceaux s'enchaînaient sans que je ressentisse la moindre fatigue. Le bar se remplissait, les gens entraient et sortaient, les couples se faisaient et se défaisaient, mais nous étions toujours là à danser sur des *merengues* et des *chachachas*, des *rumbas* et des *guarachas*. Tes longs bras tombaient sur mes épaules, tes cheveux chatouillaient mes joues, nos corps se pressaient l'un contre

l'autre, mais il m'aurait paru déplacé de te caresser ou de t'embrasser. J'avais perdu mon assurance, j'avais étouffé mon désir, je n'avais d'autre ambition que d'être à tes côtés, le plus longtemps possible, sans me douter de ce qui allait nous arriver. J'éprouvais à ce moment-là un sentiment de plénitude absolu : cette fuite en Afrique, ces longs mois à bourlinguer le long du fleuve, ces trafics peu glorieux et ces fréquentations louches, tout cela prenait enfin un sens. Une raison suffisait à justifier toutes ces pérégrinations et à effacer toutes ces compromissions : te rencontrer et t'aimer, quoiqu'en fût le prix !

Vers minuit, alors que l'ambiance était à son comble, et que nous peinions à préserver un peu d'espace sur la piste, tu décidas que cela suffisait. Tu te dégageas avec une certaine brusquerie, me pris par la main et m'entraînas dehors. Encore abasourdis par la musique et en quête d'un peu d'air frais, nous nous dirigeâmes vers le fleuve, qui coulait au bout du chemin de terre. Un concert de crapauds-buffles retentit à nos oreilles, prenant le relais du violon de Rafael Lay Apezteguia et de la flûte de Richard Egües. Sur la rive, un ponton s'enfonçait dans l'obscurité, comme une invitation vers un monde inconnu, et nous nous y engageâmes avec prudence, la main toujours dans la main. Les planches mal équarries branlaient sous notre poids, et l'eau noire tourbillonnait à nos pieds. En aval la masse compacte d'un bac se découpait dans la lumière ténue du clair de lune, et la rive opposée du Congo belge ne pouvait être que le fruit de notre imagination. Tu regardais le fleuve sans un mot, et je prenais garde à ne pas interrompre le fil de tes pensées, comme cette eau noire qui coulait sous nos yeux et qui entraînait – je l'ignorais encore – tes dernières illusions. Ta tristesse s'accroissait et je n'en connaissais pas les raisons. J'aurais aimé te dire quelque chose, une parole d'amitié ou de réconfort, mais je savais que c'était inutile.

– Allons à ton hôtel ! me dis-tu tout simplement.

Cette invitation était inscrite dans l'ordre des choses, et je n'en fus pas surpris. Nous reprîmes le chemin de terre en sens inverse. Plusieurs taxis attendaient à l'entrée du dancing, et il ne nous fallut pas plus d'un quart d'heure pour être dans ma chambre. J'eus un peu honte du désordre qui y régnait, mais tu semblais n'en avoir cure. Ce qui suivit n'appartient qu'à nous, et je ne me sens pas autorisé à le raconter. Quoi de plus banal pourtant, dans cette ville dédiée au plaisir dès la tombée de la nuit, qui comptait plus de dancings et d'hôtels borgnes que d'écoles et de dispensaires, qu'un couple dans une chambre d'hôtel ! Un homme, une femme ; un blanc, une noire ; un représentant de l'ancienne puissance coloniale et une jeune fille dont la beauté était le seul capital. À l'image de ces amours mercantiles qui se nouaient dans la torpeur inquiète d'une veille d'indépendance, dans la fausse convivialité d'un monde qui s'effondrait. Pourtant, je sais maintenant que notre histoire était différente !

Le matin je me suis réveillé et je t'ai cherchée. D'abord en passant la main sur le lit, puis en ouvrant les yeux et en parcourant les recoins de la chambre. Tes affaires avaient disparu, aucun bruit ne provenait de la salle de bain, il fallait que je me rende à l'évidence. Il ne restait de toi qu'une paire de draps froissés, un vague parfum et, au fond d'une poche, le collier en or que je voulais t'offrir. Je ne fus qu'à moitié étonné : notre rencontre était trop inédite pour durer. Je m'en voulais cependant de ne pas avoir pu t'empêcher de fuir. J'éprouvai le sentiment d'une perte irréparable, alors que nous nous connaissions depuis moins de quarante-huit heures. Tel un zombi, je me lavai, me rasai et me brossai les dents. À la réception, il y avait un jeune garçon que je ne connaissais pas. Surmontant mon appréhension, je lui demandai si tu avais laissé un mot pour moi.

- Rien du tout, Monsieur ! répondit-il. La fille est partie depuis plus d'une heure.

Je ne pouvais cacher mon désarroi. « Joyeux Noël, Monsieur ! » me lança le jeune réceptionniste, comme pour atténuer l'effet de ses paroles. Nous étions en effet le vingt-quatre décembre : comment avais-je pu l'oublier ? Je ne lui répondis pas et sortis dans la rue. Il devait être dix heures, et le soleil commençait à frapper dur sur le macadam. J'hésitai sur la direction à prendre, je savais si peu de choses de toi. Un peu bêtement, j'ai imaginé que tu avais pu aller faire des courses au marché, bien que je ne t'eusse pas donné un sou. Nous étions jour de fête, et il y avait ce jour-là une foule compacte qui se pressait autour des amoncellements de fruits et de légumes, et des étals de poisson fumé et de viande de zébu. Je circulai à travers les allées, dévisageant les vendeuses accroupies et les ménagères dodues en train de discuter âprement le prix de ces denrées essentielles. Mais je dus me rendre à l'évidence : tu n'étais pas là ! Je traînai ensuite vers les cinémas du centre-ville, où débutaient les premières séances de la journée. En cette période de vacances, il y avait surtout un public de lycéens et de collégiens qui conservaient leur uniforme, faute d'habit de rechange. Je scrutai les files d'attente et l'on me regardait bizarrement, comme si j'étais un satyre à la recherche de quelque proie. Alors je préférerai gagner l'Avenue Félix Éboué, bordée de cafés européens et de magasins grecs, où des Pères Noël pathétiques apostrophaient le chaland. Dans une échoppe installée sur le trottoir, je pris un café soluble avec une omelette tout en observant la foule qui passait devant moi. Tout cela ne rimait à rien : comment pouvais-je espérer te retrouver si tu avais décidé de me fuir ? Ne valait-il pas mieux attendre tranquillement ton bon vouloir, à l'hôtel ou ailleurs ? C'est alors que j'eus une illumination. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Je payai précipitamment mon petit déjeuner et hélai le premier taxi vide qui passait.

- A l'aéroport ! m'écriai-je en m'effondrant sur la banquette arrière qui grinça douloureusement.

Je connaissais mal les horaires des avions pour la France, mais je savais qu'il y avait un départ en fin de matinée. Avec un peu de chance, je pouvais arriver à temps ! Malheureusement nous tombâmes non loin de l'embarcadère pour Léopoldville sur un attroupement de piétons et de voitures brinquebalantes. C'était des ressortissants du Congo voisin qui repartaient les bras chargés pour les fêtes. Nous perdîmes des minutes précieuses à nous frayer un chemin à coup de klaxons et d'exhortations – j'avais promis à mon chauffeur un bon pourboire – et quand nous atteignîmes l'aéroport, je compris qu'il était trop tard. Le parking était vide, et les enfants qui gardaient d'habitude les voitures pour quelques francs en avaient déserté les abords. Je demandai au taxi de s'arrêter et de m'attendre. Je pénétrai dans le grand hall surveillé par deux gardes débonnaires, et me dirigeai vers le comptoir d'UTA, où une hôtesse rangeait ses papiers. C'était une femme blonde d'une quarantaine d'années, élégante dans son uniforme bleu, avec de grands yeux verts et un sourire avenant. Je lui demandai si une jeune fille prénommée Léocadie se trouvait dans l'avion pour Paris. Elle parut à peine surprise par ma curiosité. Elle tira d'un dossier une liste tapée à la machine, qu'elle examina avec soin :

- Léocadie Kimboo, en effet ! Elle a voyagé avec un monsieur du nom de Michel Leterrier. Ils arriveront à Paris ce soir vers vingt-deux heures trente...

Je m'accrochai avec une main au rebord en bois du comptoir. Je devais être blême et l'hôtesse me regarda avec commisération. J'étais encore trop jeune pour mesurer les trésors de gentillesse et de disponibilité que recelaient les femmes d'âge mûr.

- Vous ne vous sentez pas bien... Vous voulez que j'appelle un médecin ?

- Ca va, ça va... Merci beaucoup.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers la sortie en vacillant. L'hôtesse me rejoignit.

- Monsieur, dit-elle. Vous ne voulez vraiment pas vous asseoir un instant dans mon bureau. Il y a un ventilateur...

- Je vous remercie ! dis-je sans doute avec un peu d'agacement. Mais un chauffeur m'attend...

Ce fut dans le taxi que je compris pleinement l'enchaînement des circonstances qui avait conduit à cette soirée unique. Et la nature du présent que tu m'avais fait : ta dernière nuit de jeune femme libre ! Le jour suivant tu

partais, peut-être définitivement, avec ton vieil homme pour la France. Il n'était pas difficile de deviner les raisons de ce choix : sans doute pensais-tu pouvoir assurer ainsi la subsistance des tiens, ou fuir une vie de misère à la merci d'un mari alcoolique et d'une belle-famille tyrannique. A moins que ce fût pour échapper à ce que la prostitution avait de plus sordide dans les quartiers chauds de Brazzaville, et à la frontière de laquelle tu te situais ! Oui, Mina, ce fut un bien beau cadeau de Noël que je reçus cette année-là ! Pourtant ton geste me retournait avec cruauté l'image que je donnais de moi : un jouisseur inconséquent, un privilégié égoïste et désinvolte, un jeune Européen trop imbu de lui-même pour être pris au sérieux. Peut-être à certains moments de cette soirée, as-tu été tentée de me dire la vérité ? Mais tu t'es ravisée. Tu ne m'as pas cru capable de te venir en aide dans ta détresse. J'étais tout juste bon à te raconter des histoires pour coucher avec toi, avant de me dérober de façon cavalière au petit jour. Dans ma besace, il ne me manquait pas en effet de prétextes faciles et maintes fois utilisés : une pièce de collection à négocier dans un village de l'intérieur, un rendez-vous d'affaires de l'autre côté du fleuve, un aller-retour à Pointe-Noire pour prendre livraison d'une marchandise. Alors tu as préféré prendre les devants. Avais-tu raison ? Avais-tu tort ? Je ne saurais le dire, même plus de quarante ans après...

Dans ce taxi qui parcourait les rues écrasées de soleil de Brazzaville, je pris conscience de la vacuité du personnage que j'essayais de composer sous les tropiques. Ce fut une révélation, qui balaya comme une tornade tous les artifices derrière lesquels je me dissimulai cette cruelle vérité. Je n'étais pas à la hauteur du rôle que je voulais me donner. Je n'étais ni un aventurier, ni un révolté, juste un fils de famille en mal de sensations et d'exotisme. Il valait mieux interrompre au plus vite la comédie dans laquelle je figurais si piètrement, cesser de trafiquer avec les derniers vestiges d'une histoire sanglante et quitter à jamais cette terre d'Afrique qui attirait bien assez de prédateurs, d'aigrefins et d'oiseaux de mauvaise augure comme cela. Il ne me restait plus – j'en avais conscience – qu'à retourner à Paris par le premier avion afin de retrouver ma famille, rentrer sagement dans le rang et accepter l'emploi que mon père me destinait.

C'est ce que j'ai fait, ou presque, depuis quarante ans. Je suis maintenant un monsieur âgé et respectable, un senior comme disent les publicitaires. Je préside le Conseil de surveillance de mon entreprise familiale, qui a prospéré grâce à des campagnes de communication audacieuses, je viens d'être grand-père pour la quatrième fois, et je joue très honorablement au golf. J'aime mon épouse et mes enfants, je contribue généreusement à nombreuses œuvres caritatives, je suis devenu un spécialiste reconnu de l'art africain, conseiller à titre bénévole de plusieurs musées. Si je ne suis jamais retourné au Congo, il m'arrive de partir pour New York, Milan ou Berlin. Je dors alors dans des meilleurs hôtels et j'assiste quand je le peux à des représentations musicales

ou théâtrales prestigieuses. De quoi combler une vie, et même plusieurs... Malgré tout cela, mes pensées reviennent souvent vers toi, Mina. Qu'es-tu devenue après notre séparation ? As-tu suivi ton horrible bonhomme dans une province pluvieuse du centre de la France, ou dans une banlieue sans charme de la région parisienne ? T'es-tu au contraire sauvée avec le premier beau gosse que tu as rencontré, dans une folle cavale à travers l'Europe ? En cela tu aurais eu raison, et j'applaudirais des deux mains. Où habites-tu maintenant ? En France ou en Afrique ? Es-tu même encore vivante ? Quelque soit ton destin, j'espère que tu as pu être heureuse... Fonder une famille, être à l'abri du besoin, regarder grandir tes enfants et tes petits-enfants, comme je le fais moi-même. Et ouvrir ce restaurant africain dont tu rêvais tant. Parfois, il m'arrive de regarder dans l'annuaire ou de tapoter sur cet étrange appareil appelé « Minitel ». Je me dis que si je devais te retrouver, cela serait comme cela : grâce à la mention d'un restaurant nommé « Chez Mina » ou « Chez Léocadie », du côté du quartier de la Gare de l'Est ou de la République. En vain, malheureusement...

Le temps passe et je suis un vieil homme, la tête emplie de souvenirs et de soucis : les affaires de l'entreprise qui marchent de moins en moins bien, la concurrence des pays du tiers-monde et l'évolution de la mode ; ma femme qui fréquente depuis plusieurs années une maison de « repos », entre deux dépressions et une tentative de suicide ; des belles-filles impossibles pour qui je ne suis plus qu'un vieux radoteur. Et puis ces polypes que l'on m'a trouvés le long du tube digestif. Il y a cependant une chose que je n'ai pas pu oublier, Mina : c'est cette soirée passée ensemble dans la torpeur de Brazzaville, à la veille de l'indépendance. Je te demande de croire un vieil homme à qui la faculté de médecine ne donne plus que quelques semaines à vivre... Dans cette vie, il n'y a pas eu un matin blême ou une après-midi ensoleillée où je n'ai pensé à toi. Il n'y a pas eu une semaine au cours de laquelle je n'ai scruté la foule anonyme des grands boulevards où se trouve le siège de ma société en espérant te retrouver. Et pas un week-end dans ma maison de campagne où je n'ai rêvé de toi en somnolant sur quelque revue d'art africain ! C'était la seule façon que tu m'as laissé de t'être fidèle, et j'en ai abusé...

L'obscurité envahit peu à peu le bureau. J'arrive à peine à relire ces lignes. Des ombres dansent autour de moi, fantômes de mes souvenirs. Je suis seul dans cette pièce aménagée sous les combes de ma maison de campagne, non loin de Passy-sur-Eure. J'en ai fait en quelque sorte un musée, accessible par moi seul. Mon épouse refuse d'y aller, et la femme de ménage n'y entre qu'avec crainte. Sur les murs sont accrochés quelques-uns de mes plus beaux masques africains, ceux dont je n'ai pas voulu me séparer malgré les offres alléchantes. Sur la commode et le guéridon, des sculptures ashantis achetées au gré de ventes aux enchères, à Londres ou à Amsterdam. Et dans les rayons de ma bibliothèque tous les ouvrages que j'ai pu réunir sur l'Afrique et les arts premiers – c'est maintenant le terme qu'il faut employer –. Je suis seul,

délibérément. Il m'arrive si rarement de me rendre en cours de semaine dans l'Eure. Personne n'est au courant ! J'ai près de moi mon revolver d'ordonnance. Celui que je prenais dans mes courses à l'intérieur du Congo, à la recherche des reliques du passé glorieux du royaume du Kongo. Je ne m'en suis en réalité jamais servi, sauf pour tirer sur quelques singes qui croisaient notre route et qui se sauvaient en rigolant de ma maladresse. Mais je l'ai gardé précieusement. Je me suis assuré auprès d'un armurier qu'il fonctionne toujours, et j'ai acheté un paquet de balles. Il est maintenant chargé, à portée de ma main. Cela me rassure. Non pas que j'aie peur des voleurs ! Mais rien ne doit me donner prétexte à faiblir dans ma décision. Car celle-ci est prise. Ne m'en veux pas, Mina ! Je suis au bord du fleuve. Mais il ne s'agit plus du fleuve Congo, dont nous avons contemplé ensemble les tourbillons dans la nuit noire de Brazza. C'est le Styx, le fleuve qui dans la mythologie grecque marque l'entrée des Enfers ! Tu vois, je n'espère même pas te rejoindre là-haut. Il y a longtemps que je ne crois plus au Ciel ou à la vie éternelle. Je la refuserais même si elle m'était offerte. Non, je veux simplement m'abîmer dans le néant. Sans haine et sans aigreur. Je n'ai pas trouvé le sens de mon passage sur Terre. Peut-être parce que tout m'a été donné sans coup férir ? Que je n'ai pas connu la faim, la pauvreté, le chômage ? Peut-être parce que j'ai vu un monde s'effondrer et un autre se révéler, et que je n'ai pas aimé ce dernier ? Je m'en rends compte maintenant, toi seule aurais pu donner un sens à cette vie, Mina. Mais tu n'as pas osé... Comment t'en vouloir ?

L'heure approche, il va falloir que je te quitte. Par quel mystère cette lettre te parviendra-t-elle ? Je l'ignore. J'imagine qu'on la fera disparaître bien vite, comme le signe de la démence qui peu à peu m'envahissait de mon vivant. Comme cette passion que j'avais de l'Afrique et de ses vieilleries ! Une passion déplacée, indécente, que l'on préférerait reléguer dans un grenier. Mes belles-filles se dépêcheront de tout jeter, ou de brader mes plus belles pièces à un brocanteur normand qui fera assurément une bonne affaire. À moins que je fasse un legs à un musée ? J'aurais alors une plaque à mon nom... Cette perspective me fait sourire, mais je le rejette aussitôt. Non, je n'aspire à aucune gloire posthume ! Je regarde ma montre, dont je ne distingue plus les aiguilles. Je me résous à allumer la lourde lampe en bronze qui trône sur ma table de travail. Le revolver apparaît alors dans l'auréole crue, à côté de mon stylo et de mes feuilles de papier. Il est dix-huit heures, l'heure que je me suis fixée. Adieu, Mina !

Paul-Alexandre Bourignon,
Passy sur Eure, le 26 février 2000.